

2016

Note sur la théorie du discours

Étienne Balibar

Follow this and additional works at: <http://scholar.oxy.edu/decalages>

Recommended Citation

Balibar, Étienne (2016) "Note sur la théorie du discours," *Décalages*: Vol. 2: Iss. 1.
Available at: <http://scholar.oxy.edu/decalages/vol2/iss1/19>

This Archive is brought to you for free and open access by OxyScholar. It has been accepted for inclusion in *Décalages* by an authorized administrator of OxyScholar. For more information, please contact cdla@oxy.edu.

ÉTIENNE BALIBAR

Note sur la théorie du discours

Novembre 1966 (terminé en janvier 1967)

Cette note est une réponse aux trois notes communiquées par Althusser en octobre 1966.¹ Je n'y fais figurer que les remarques ou les réactions suscitées par la lecture, dans l'impossibilité de développer effectivement plusieurs points qui demandent le temps de la recherche, ou tout simplement de la lecture (notamment sur la linguistique). De même, je note surtout les réactions critiques : les points qui me semblent flottants ou douteux.

Sur le fond, il y a accord. D'abord en ce qui concerne la méthode d'approche du problème et sa délimitation : l'idée de la théorie générale et de théories particulières (régionales), l'idée qu'une théorie générale peut être elle-même une *combinaison* de plusieurs théories (dans sa lettre d'envoi, Althusser formule quelques réserves à l'égard de sa propre tentative de théorisation : à mon avis, ces réserves doivent concerner l'identification des Théorie Générale (TG) qui sont ici combinées, et retentir sur le classement des Théorie Régionale (TR) qui en dépendent; j'en parle plus loin). De même il y a un accord sur l'interprétation de la tentative de Lacan et sur l'usage que l'on peut en faire. Certaines allusions à la différence d'usage de la linguistique que font Lacan d'une part, Lévi-Strauss (et d'ailleurs toute « sémiologie ») d'autre part me semblent très importantes pour nous; c'est chez Lacan que nous pouvons apprendre le bon usage de la linguistique, une fois perçues les raisons qui le font lui-même parfois dévier du « droit fil » de sa théorie (surtout dans la philosophie de sa théorie d'ailleurs). Par là même il y a un accord sur l'idée de théorie du discours, et en gros sur les diverses régions qui lui sont subordonnées (l'inconscient, le discours idéologique, le discours scientifique, le discours esthétique). Bien entendu, ces divers « discours » doivent être considérés comme des *objets de connaissance* et non pas comme des objets réels : en sorte que leur distinction et leur classement ne recouvrent pas une

¹ Louis Althusser, « Trois notes sur la théorie des discours », *Écrits sur la psychanalyse*. Paris : Stock/IMEC, 1993, 111-170.

séparation ou une hiérarchie d'objets, de discours concrets (par ex. « le discours du four » ou du « rêveur », à côté du discours « de l'artiste », du « savant », voire de « l'idéologue ») mais bien l'étude des combinaisons variées d'effets dépendant de ces différentes structures à la fois. Je crois que, dans son principe, cette définition de l'objet de la recherche est parfaitement claire chez Althusser, notamment dans son étude du rapport entre discours de l'inconscient (ou discours inconscient ?) et discours idéologique, qui est le gros de sa contribution.

Pour le moment, je voudrais poser mes questions :

- 1) sur un problème qui ne me paraît pas suffisamment clair dans les notes d'Althusser: celui de la *nature des éléments* des différents discours, et par suite de leur mode d'agencement ;
- 2) sur quelques conséquences que j'en tire concernant l'organisation intérieure de la théorie générale du discours, et par conséquent les différentes relations différentielles entre les théories régionales (de l'inconscient de l'idéologie, du discours scientifique, du discours esthétique) et leurs objets ;
- 3) sur le statut de la linguistique par rapport à la théorie du discours.

On trouve dans la note d'Althusser un certain nombre d'indications à propos de la nature des éléments agencés de façon spécifique par chaque discours. Je les rassemble ainsi :

- 1) Tous les discours relèvent d'une théorie générale du Signifiant (comme cette appellation lui semble finalement suspecte, Althusser dit qu'il vaudrait mieux en utiliser une autre. Je dirai tout à l'heure pourquoi à mon avis, cette expression est effectivement à rejeter. Mais nous pouvons nous mettre d'accord à l'avance en disant que tous les discours comme tels produisent des *effets de signification*. Ce que l'on recherche est donc une théorie générale de la production des effets de signification et de ses variations). Il semble par conséquent légitime de dire que chaque discours organise des *signifiants* déterminés, selon un agencement (une « syntaxe ») propre.
- 2) La linguistique, dans son propre champ, a déjà identifié ses propres éléments signifiants, selon la double articulation des phonèmes et des morphèmes (au

sens le plus général qui est donné à ce second terme, c'est à dire en y incluant aussi bien des unités lexicales que des unités syntaxiques.).

3) Il est possible et nécessaire d'identifier de même les éléments signifiants des différents « discours » que nous étudions. Dans son principe, dit Althusser, et contrairement à ce qui se passe pour le moment en ce qui concerne la « syntaxe » ou le mode d'agencement (c'est-à-dire la structure même de chaque discours), cette identification *ne fait pas de difficulté*².

4) On proposera donc une première énumération, inégalement précise. Conformément au schéma directeur de la double articulation, on pourra également énumérer les éléments de « première articulation »³, qui sont également désignés comme « matière » première :

- pour le discours de l'inconscient, ces éléments sont des *phantasmes*, leur matière est « toute une série d'unités comme des phonèmes, des mots, des images, des sons, des odeurs », mais il est dit aussi que cette matière constitue « l'imaginaire ».
- pour le discours de la science, ce sont les *concepts* (matière: les « mots » bien que les « algorithmes mathématiques » fassent problème).
- pour le discours esthétique, les éléments sont « extrêmement divers », leur matière ce sont des *mots* (voir aussi l'exemple de Stendhal), des sons, des couleurs, etc.
- pour le discours idéologique, ce sont aussi des éléments « divers », pour matière : des gestes, des conduites, des sentiments, des mots, et d'une « façon générale tout autre élément des autres pratiques et des autres discours ? » (le ? est dans le texte).

Dans ces deux derniers cas, autant dire que les éléments sont inconnus. La définition de leur matière présente en outre l'inconvénient de prendre pour définissants des termes également mal définis (ce qui est *aussi* le cas pour les « mots »).

5°/ Cette énumération joue un rôle important puisqu'elle permet de penser une première différenciation des discours ; on en trouve une esquisse systématique, dépassant la simple énumération, dans l'étude du mode de présence du « sujet » dans les différents discours (je tiens compte de la remarque finale sur le fait que l'effet de subjectivité est proprement idéologique, mais j'y reviendrai plus loin) ;

² Althusser, « Trois notes », 133, 162-163.

³ Althusser, « Trois notes », 167.

or, dans les formes de discours où ce mode de présence est *positif* (puisque dans la science il s'agit d'une absence), on est nécessairement amené à identifier des *signifiants privilégiés* qui désignent le sujet dans le discours, ce qui nous renvoie à une énumération du type ci-dessus :

- dans le discours idéologique, le sujet étant présent en personne, cela implique qu'il y ait des *signifiants du sujet* (notamment le « je » du discours, mais d'autres aussi sans doute) ;
- dans le discours esthétique, le sujet étant présent par personnes interposées cela implique également qu'il y ait des signifiants du sujet (notamment les « personnes » du discours littéraire, mais d'autre aussi sans doute) ;
- dans le discours de l'inconscient, le sujet étant présent par « lieu-tenance », cela implique 1° : qu'il y a des signifiants privilégiés (notamment le Phallus, les Noms du Père), et 2° : que ce qui fonctionne comme signifiant du discours de l'inconscient (donc les *éléments* que nous voulons identifier) est, selon la formule de Lacan, « ce qui représente un sujet pour un autre signifiant ».

Avec les variations auxquelles on vient de faire allusion, je remarque que ceci suppose dans les trois cas une catégorie commune de *représentation* ou de *présentation* du sujet par des signifiants déterminés dans le discours (dirai-je, là aussi, de « Träger » ?).

C'est bien, comme le dit A, l'indice de la différence de la structure des discours ; mais aussi l'indice de la nécessité, pour penser la structure, de penser la nature de ses éléments.

Tel est le premier point sur lequel je voudrais soulever quelques difficultés : la détermination des « éléments » du discours et la notion même de ces éléments ne me semblent pas, pour le moment, claires.

Je suis frappé que cette détermination soit dite ne faire aucune difficulté « dans son principe », qu'elle puisse être considérée comme pratiquement acquise, alors que l'énumération ci-dessus suffit à montrer qu'Althusser y a rencontré de réelles difficultés. Il ne nous propose, pour le discours idéologique, le discours esthétique et même le discours de l'inconscient, que des énumérations imprécises, soit des signifiants eux-mêmes, soit de leur « matière » première. Or il ne faudrait pas confondre un *effet* de structure

déterminé, et d'importance capitale (l'hétérogénéité de provenance des éléments dont le discours de l'inconscient, ou le discours idéologique, ou le discours esthétique *font des signifiants*, avec cette difficulté théorique rencontrée par Althusser. Je veux dire que ce n'est pas parce que, sous l'effet de la structure de l'inconscient par exemple, les éléments du discours sont un « bric à brac » imaginaire que leur concept est pour autant un bric à brac théorique. Pour suivre ici la terminologie linguistique, je dirai qu'Althusser a buté sur la difficulté de déterminer les *traits pertinents* qui font de ces éléments hétérogènes à tous les autres égards *des signifiants d'un discours déterminé*. Ils peuvent bien en effet (et pour certains discours ils doivent) être extraits d'un bric à brac, ils ne peuvent être combinés dans une structure de discours que sous le rapport de leurs traits pertinents, qui sont *homogènes*. Ce sont des traits pertinents (ou ces faisceaux de traits pertinents) qui, d'une façon que nous pouvons supposer spécifique, pour chaque discours, sont des « éléments signifiants », et par conséquent ce sont eux que nous devons énumérer, ou dont nous devons donner un principe d'énumération. Il va de soi que je n'ai pas de contre-énumération à proposer tout de suite, mais ceci me semble suffisant à affirmer :

- 1) que la détermination des éléments n'est pas un problème simple (même en linguistique : je vais y revenir)
- 2) que cette détermination ne constitue pas, comme le suggère Althusser en plusieurs passages, un moment de la théorie antérieur à la connaissance des *contraintes* ou des catégories qui concernent l'agencement des éléments. Ce schéma : d'abord les éléments, ensuite les lois de leur agencement, est mécaniste. Or la détermination des éléments et la nature des contraintes et des catégories sont un seul et même problème.

Je suis en outre frappé par ceci : parmi les différents problèmes régionaux et « interrégionaux » qui découlent de la pluralité des discours et qui dépendent d'une TG, Althusser développe surtout celui de l'articulation du discours inconscient sur le discours idéologique (je dis tout de suite que, autant que je puisse en juger, l'articulation qu'il envisage me semble *juste*, de même que les conséquences qu'il en tire sur le classement des discours). Or les éléments du discours inconscient et du discours idéologique sont également mal déterminés. *A l'inverse*, et si nous laissons de côté le cas paradigmatique des signifiants linguistiques, phonèmes-morphèmes, le seul discours dont les éléments sont apparemment délimités sans difficulté est le *discours scientifique* :

ses éléments ont pour matière des mots (on dit plus loin, plus précisément en apparence, et pour rejoindre la langue, des morphèmes), ils sont eux-mêmes des *concepts*. Cependant, bien qu'il soit le seul à propos duquel on a résolu ce problème préliminaire des « éléments », le discours scientifique n'est défini, dans le cadre partiel (je le sais bien qui est celui de cette note, que d'une façon *négative* (le sujet présent sur le mode de « l'absence » : à mon avis cela n'a de sens précis que si on peut spécifier ce mode ; je dirai plus loin à quelle condition cela me semble possible) : aussi est-il le seul dont l'articulation avec les autres ne soit pas esquissée (contrairement au discours esthétique, qui s'articule sur l'inconscient seulement par l'intermédiaire de l'idéologique). Il y a là plus qu'un déséquilibre : une distorsion dont on peut repérer les effets. Pourquoi ne peut-on tirer aucune conclusion immédiate de cette bonne connaissance de la nature des éléments du discours scientifique ? Et d'autre part, comment peut-on étudier effectivement le discours idéologique et ses articulations sur d'autres en laissant de côté cette nature des éléments (propres) ?

Ne se condamne-t-on pas ainsi à adopter un point de vue *fonctionnel*, voire fonctionnaliste, plutôt que structurel ? et précisément il semble qu'Althusser y soit sensible puisqu'il s'en défend à plusieurs reprises.

Enfin, par rapport toujours à ce problème de détermination des éléments, la langue, objet de la linguistique, se trouve obligée de remplir un rôle gravement ambigu. Point qui semble devoir être réglé en toute clarté. Tantôt *la langue n'est pas elle-même un discours* (par exemple : « tout discours produit un effet de subjectivité »)⁴ ; tantôt la langue peut être *mise sur le même plan qu'un discours* (chaque discours a sa propre double articulation)⁵.

Cette ambiguïté retentit sur le classement de la conception même des TR et de la TG : tantôt la linguistique est une TR dépendante de la TG du Signifiant ; tantôt la linguistique est elle-même une *partie* de la TG du Signifiant⁶ ; elle nous en donne aujourd'hui « la forme la plus approchée ». Il semble donc qu'on doive se garder constamment d'un double écueil : identifier (comme le fait parfois Lacan) la TG dont relèvent tous les discours à la linguistique, ou inversement mettre la linguistique sur le même plan que les autres discours, objets véritables de notre enquête, et par conséquent, d'une façon plus ou moins directe, penser les discours sur le modèle de la langue, puisqu'ils et elle

⁴ Althusser, « Trois Notes », 131.

⁵ Althusser, « Trois notes », 133.

⁶ Althusser, « Trois notes », 153.

seraient les possibilités toutes contemporaines d'une variation des TR également, et semblablement, inscrites dans la TG. Mais précisément n'y a-t-il pas une troisième voie, qui consiste à faire de la linguistique une partie obligée de toute théorie générale du discours, à dire que la TG *combine* nécessairement plusieurs éléments *dont* la linguistique (ou une partie de la linguistique), sans que pour autant la langue lui soit subordonnée au sens où le sont les différents discours ? J'y reviendrai plus loin.

Bien entendu nous rencontrons ici le même problème qu'a propos de la Psychanalyse : découvrir ce qui, dans la linguistique *existante*, relève d'une TR, et ce qui est anticipation d'une TG. Mais je crois que, dans son fond, cette difficulté qui touche à la définition de la théorie du « Signifiant » ne peut pas être réglée sans qu'on examine de près les raisons qui ont fait mettre en parallèle constant la langue avec les discours pour fonder l'idée de leur articulation en « éléments » spécifiques et même de leur *double* articulation.

Il me semble que nous pouvons utiliser souvent comme fil directeur négatif la théorie des « systèmes symboliques » ou de la sémiologie qui se constitue en ce moment avec un certain nombre de points communs de Lévi-Strauss à Barthes et d'autres. Non seulement en effet c'est une idéologie qui se propose explicitement une théorie du « discours », ou une « théorie générale du signifiant », mais elle inclut nécessairement une lecture idéologique de la linguistique (voir par exemple, à mes yeux un bon exemple dans la mesure même où l'enjeu est important, un récent article de Todorov dans *Critique* à propos de Benveniste). Cette confirmation doit en effet nous permettre de penser clairement ce qui distingue une utilisation et une importation critiques de la linguistique dans un autre champ (celui de l'inconscience ou de la théorie de la littérature ou de la théorie de la science) d'une utilisation non-critique, nécessairement idéologique ; mais aussi dans notre propre lecture de la linguistique que nous devons prendre pour principe que tout ce qui semble autoriser le projet d'une sémiologie est suspect.

Or le centre du problème me semble être l'idée que la linguistique fournisse un *modèle* d'analyse pour d'autres « systèmes signifiants » qui ont, ou plutôt qui auraient en commun avec la langue un certain nombre de traits fondamentaux : d'être des systèmes sociaux, servant à une « communication », donc comportant une structure code-message, de s'organiser en signifiants discrets, en signes comportant la double face du signifiant et du signifié), de

comporter les deux types de liaison structurale des signifiants, paradigmatique (métaphorique) et syntagmatique (métonymique), etc. A cela il faut ajouter le plus souvent (voir la théorie du mythe de Lévi-Strauss et la théorie de la littérature de Barthes) que les *unités* des discours comme le mythe, l'idéologie, la littérature et autres objets « culturels », délimitées *formellement* de la même façon que les unités linguistiques (en unités d'oppositions distinctives, repérées par la procédure de commutation-segmentation du discours) seraient en même temps des unités *plus complexes*, ou de « niveau supérieur », constituées elles-mêmes par l'agencement d'unités linguistiques (d'où les « mythèmes », etc.).

Pour des raisons qu'il ne me semble pas nécessaires de développer longuement ici, toute tentative, même *partielle*, d'utiliser la linguistique comme un *modèle*, et par conséquent de former le concept général de « système [des] signifiants » ou de « système symbolique » ou de « système sémiologique » et de *penser la linguistique elle-même à l'aide des concepts qui autorisent la notion de tels systèmes*, doit être rejetée et pourchassée. Il va de soi, d'ailleurs, en ce qui concerne la linguistique elle-même que cela nous place souvent devant une difficile et nécessaire entreprise de relecture et de rectification, puisque, chez les meilleurs linguistes, Saussure et la tradition saussurienne (à laquelle appartiennent, de ce point de vue, tant Benveniste que Hjelmslev et que Jakobson) nombre de problèmes importants sont discutés, critiqués, et finalement progressent dans et par de tels concepts (ainsi Jakobson s'appuie sur Peirce et sa « sémiotique générale » pour reprendre et pousser plus avant la révision des conceptions saussuriennes sur l'arbitraire du signe, la linéarité du signifiant, etc., qui, elles-mêmes, sont cependant un bon instrument de critique des conceptions fonctionnalistes et behavioristes, etc.).

Or il y a grosso modo *deux sortes* de « systèmes symboliques ».

A) *Les uns* peuvent être dits infra-linguistiques. Parmi ceux-ci :

- a) les uns sont secondaires et dérivés, que seule une ancienne tradition de philosophie génétique, empiriste, a pu ériger en modèles, analogues, ou origines du langage : le « système des gestes » ; etc. Ils sont accessoires et ne fonctionnent que comme substituts partiels *sur la base* de la langue (Jakobson le redit, E.L.G., p.27-28)
- b) les autres sont très importants, et ils semblent à leur tour devoir être distingués :

- ou bien leur étude scientifique montre mieux chaque jour pourquoi ils *ne sont pas* des langues, c'est -à-dire n fait, pour être précis, des *langues* : ce sont les systèmes de communication animale (voir une bonne mise au point dans Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* p. 56 sq.). Ici notamment la notion de « double articulation » sert de critère déterminant. Mais d'une façon toute pratique. D'autres critères feraient aussi l'affaire.

- ou bien leur étude scientifique devrait, je crois, montrer en quoi ils ne sont pas des langues : ce sont les « langues artificielles », logico-mécaniques, dont s'occupent les logiciens, les cybernéticiens et les théoriciens de l'information. Or ces « langues artificielles » sont importantes non seulement pour leur application technique à la programmation, à la traduction automatique, etc. Mais aussi par leur utilisation théorique en linguistique dans la théorie des structures syntaxiques ou des « grammaires génératrices qui tendent (d'après le peu que j'en sais) à exprimer la structure de la langue sous forme de *contraintes* concernant la combinaison des éléments (« signifiants ») en énoncés. (On peut aussi mentionner la rectification par Jakobson des concepts saussuriens langue-parole, etc. à partir de la terminologie de la théorie des communications (code-message); dont il a tiré des conséquences très importantes). Je suggère, avec précaution que les « langues artificielles » ne sont *pas des langues* parce qu'elles *supposent* elles-mêmes (établissement des « grammaires », « programmation » etc.) la langue, c'est-à-dire parce qu'elles ne peuvent *pas se servir à elles-mêmes de métalangue*. Cette dernière propriété, constamment rappelée par Jakobson, et dont Lacan fait grand usage pour ridiculiser Russell et les néo-positivistes est fondamentale pour la définition générale de l'objet « langue », autant que la double articulation, et s'explique par la structure de la langue, à condition de ne pas réduire celle-ci au « code » (voir Jakobson, « les Embrayeurs », et article sur la poétique, dans *Essai de linguistique générale*).

B) *Les autres* peuvent être dits « supra-linguistiques » et ils sont eux-mêmes de deux sortes, apparemment.

a) Ou bien ce sont des *formations du discours*, telles que la littérature, le mythe, (et les discours religieux, l'idéologie philosophique, etc. Alors ils entretiennent avec les lois linguistiques de délimitation et de

combinaison du signifiant un rapport direct, nécessaire et dans son principe bien délimité (ils combinent des unités qui *sont* linguistiques) ; c'est précisément *pourquoi ils ne peuvent jamais être pensés sur le modèle de la langue*. Les linguistes sur qui nous pouvons ici très largement nous appuyer ont réfléchi cette situation sous la forme d'une exclusive : l'analyse de ces formations s'ouvre où *cesse* le champ de l'analyse linguistique⁷ où s'ouvre la « liberté » du locuteur, constituant des combinaisons *non* (linguistiquement) *codées*.⁸

b) Ou bien ce sont, a première vue, des *discours par analogie* (les arts plastiques, la musique). En fait ils n'entretiennent de rapport avec les lois linguistiques que *par l'intermédiaire* de leur rapport aux formations du discours qui peuvent être très inégalement étroits, et de nature très différente. Les problèmes qui se posent ici, par exemple du rapport *art* (pictural, musical, etc.) - *littérature*, ou encore *art-idéologique*, *art-mythe*, etc., requièrent l'élaboration d'une littérature, production picturale, etc.) en même temps que d'une théorie de la production idéologique par exemple.

Enfin on peut mentionner, parmi les « systèmes symboliques » ceux qui *tout simplement n'existent pas* sous la forme où on les désigne (et il s'en faut de beaucoup) ; par exemple le « système des échanges » dont parle Lévi-Strauss, et qui sert à la communication sociale en faisant circuler les biens et les services comme la parenté fait circuler les femmes et la langue les « mots » (!) (il faut noter ici, à propos de la parenté, qu'en plusieurs pages de *l'Anthropologie Structurale* Lévi-Strauss rencontre cette réalité qu'il y a des *termes* de parenté, par conséquent un *discours* de la parenté (évidemment idéologique), réalité qui devrait lui interdire de concevoir « la parenté » comme une structure de communication sur le modèle de la langue, c'est -à-dire de faire parler les hommes du groupe à l'aide de leurs femmes, puisque tout le monde parle déjà sur les femmes et la parenté à l'aide de termes de parenté). Ces systèmes qui n'existent pas sont néanmoins d'excellents révélateurs de l'idéologie. Et notamment ils montrent que, pour concevoir les discours sur le modèle de la langue (avec plus ou moins de précision), il faut concevoir la langue comme un

⁷ Benveniste, « les niveaux de l'analyse linguistique », *Problèmes de linguistique générale*, 119-131.

⁸ Roman Jakobson, *Essai de la linguistique générale*, Paris : Minuit, 1963.

discours. L'imitation est réversible. Il y a donc une configuration (idéologique) commune. Et à cette configuration, d'une façon centrale appartient le concept de *signe*, langue, discours : systèmes de signes.

On voit que, dans aucun cas, l'opération naïve d'importation du « modèle » linguistique (qui constitue le mot d'ordre de toute « anthropologie structurale » comme de toute « sémiologie générale »), opération de mimétisme théorique, n'est recevable. Elle doit partout être remplacée par l'étude des *rapports de dépendance réels* qui existent entre la langue et d'autres formations matérielles, notamment par l'étude de l'efficacité du signifiant linguistique (c'est ainsi que procède, en principe, Lacan). Mais cela suppose qu'il n'existe pas de théorie générale du signifiant, comme amplification ou généralisation de la linguistique, et inversement que la structure de la langue, une fois bien déterminée, reste *unique en son genre*. On pourra même partir de cette remarque aveugle de Barthes : contrairement à ce qu'avait pensé Saussure (et Peirce, dont se réclame Jakobson) ce n'est pas la linguistique qui est une branche de la sémiologie, c'est toute sémiologie qui est sous la dépendance du système linguistique (préface du n°4 de *Communications*). Donc il n'y a pas de sémiologie.

Or un point essentiel de l'idéologie sémiologique me semble concerner la notion de signifiant et le problème du découpage des unités signifiantes. La linguistique possède en effet une procédure relativement unifiée (du moins, on va le voir, dans le domaine de la phonologie ; mais la phonologie sert de modèle de rigueur au reste de la linguistique) de détermination des éléments signifiants, qui permet en même temps la constitution des classes (ou catégories), la segmentation de l'énoncé et la commutation des éléments. Il me semble pouvoir affirmer que toute tentative analogue, effectuée non plus sur la langue mais sur les formations du discours, (1) détermine rétrospectivement une interprétation idéologique de la linguistique où la notion de signifiant tend à rejoindre celle de « signe » (héritée de la philosophie classique) comme c'est le cas en maint passage de Saussure et plus encore chez Martinet, et la langue celle de « système de signes » ; et (2) engage la théorie du discours, volens nolans, dans les eaux de la sémiologie. C'est pourquoi je suis à priori très réservé devant l'affirmation que « tout discours est une double articulation », que chaque discours constitue ses propres éléments signifiants à partir d'unités minimales qui en sont la « matière », que les signifiants de la science sont les concepts constitués à partir des *mots*, etc. Il me semble qu'il y a d'ailleurs chez Lacan un

double usage révélateur : tantôt il parle des *signifiants* de l'inconscient, formulation qui à l'avantage de marquer la spécificité de l'inconscient comme discours, qui ne se *réduit* pas à la langue ; tantôt il parle du *Signifiant*, désignant par là indiscutablement la structure linguistique, formation qui à l'avantage de rappeler que la langue est unique en son genre, que « l'inconscient est structuré comme un langage » (c'est -à-dire en fait comme un *discours*) parce que et seulement parce que la structure linguistique y est *efficace*, mais qui induit aussi certaines formulations à mes yeux plus douteuses, et qui me semblent pouvoir être rattachées à ce que dit Althusser de la tentation de Lacan de faire de linguistique (voire même de la « logique » ou de la « topologie ») la T.G. dont dépend la théorie de l'inconscient, en même temps qu'il ignore le problème de l'idéologie (« le grand Autre » et le « lieu du Code » linguistique). C'est pourquoi je veux d'abord proposer quelques remarques sur le problème *linguistique* de la détermination des éléments

Les signifiants de la langue

N'étant pas nécessaire de reproduire ou de résumer ici des extraits d'ouvrages linguistiques, je veux seulement soumettre à l'examen quelques propositions : 1) L'analyse linguistique est une double procédure de *délimitation* d'unités et de *classement* de ces unités dans des catégories qui diffèrent de nature selon les différents niveaux. C'est pourquoi l'exposition de la structure, soit phonologique, soit syntaxique, etc. de la langue prend généralement la forme du tableau. Avant toute conclusion plus particulière, nous devons trouver dans la procédure d'analyse (voir Benveniste, Jakobson, idem.) : exposés les plus théoriques) l'indication du *type de formalisme* que la théorie du discours requiert : c'est-à-dire l'élucidation de ce que nous avons appelé effets de signification » ; l'analyse de la langue est possible par la distinction signifiant - signifié, mais il n'y a ni analyse « aveugle » du signifiant (l'idéal des behavioristes étudier une langue qu'on ne comprend pas...), ni analyse du signifié, c.f., l'asymétrie du rapport signifiant - signifié (Jakobson, Hjelmslev). L'analyse est celle des combinaisons du signifiant. Il y a donc autant de types d'effets de signification

(de signifiés) qu'il y a de systèmes relativement autonomes de combinaison du signifiant.

La délimitation et le classement des unités appellent des remarques importantes. Elles sont fondées sur deux caractères complémentaires du signifiant, *en première approximation* : sa nature *discrète* et sa *linéarité*. De là découle le double axe d'âne dont on pourra se convaincre qu'il est toujours simultanément présent, même s'ils se subordonnent alternativement l'un à l'autre l'axe paradigmatique (métaphorique) et l'axe syntagmatique (métonymique), c'est -à-dire d'un côté les structures d'*opposition* (distinctive ou significative) et de l'autre les structures d'*ordre ou d'agencement*. Pourquoi ce point (discrétion/linéarité) est-il important ? parce qu'il est simultanément indispensable à l'analyse (segmentation-commutation) des unités linguistiques, *insuffisant et même insatisfaisant à définir la structure de la langue*, mais d'autre part au fondement de l'importation que fait *Lacan* de la linguistique (cf. « l'Instance de la lettre » avec référence à Saussure). Sur les deux premiers points, apparemment le lieu d'une difficulté, mais je crois d'une importance capitale pour nous, je crois qu'il faudrait absolument mettre les choses au clair. Je retire pour le moment de Benveniste + Jakobson (passim dans les ELG et aussi article de Diogène, n° 51)⁹ + Saumjan (même n° de Diogène).¹⁰ + naturellement Saussure les points suivants :

- la linéarité du signifiant est mise à contribution toutes les fois qu'il faut délimiter et classer
- entendue comme une propriété de « nature » du signifiant linguistique, et à l'égal de « l'arbitraire du signe », la linéarité fait partie des « dogmes saussuriens », et peut être mise en rapport (je le suggère) avec une représentation de l'objet théorique de la linguistique comme étant *la langue (le code)*, image « abstraite » de l'objet *concret* que serait la parole, identifiée elle-même de proche en proche à l'énoncé et au syntagme.
- ce double mouvement incite, par exemple. Saumjan à introduire dans la langue la distinction, importée de la génétique, d'un « génotype » et d'un « phénotype » = la distinction essence - phénomène, ou profondeur – surface : la linéarité est de « surface », je suggère de prendre cette

⁹ Émile Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », *Problèmes du langage*, Collection Diogène, Paris : Gallimard, 1966, 1-22.

¹⁰ S.K. Saumjan, « La cybérnetique et la langue », *Problèmes du langage*, Collection Diogène, Paris : Gallimard, 1966, 137-152.

distinction en considération en définissant la linéarité du signifiant comme un *effet de structure*. On dirait, non pas que le signifiant est linéaire, mais que ses combinaisons sont *linéarisantes*.

A partir de cette suggestion, je me propose de revenir plus loin sur l'usage de Lacan.

2) le propre de l'analyse linguistique est de découper des *niveaux* successifs, avec chaque fois leurs propres éléments et leurs propres catégories. C'est de là qu'est parti Althusser pour (1) définir la langue selon la double articulation des phonèmes et des morphèmes, et (2) postuler que tout discours comporte une double articulation *semblable*. Or il me semble ici aussi qu'il faut introduire, non pas réfutation de cette idée, mais des corrections qui ont leur importance. Elles tendent toutes à empêcher par tous les moyens que cette « double articulation » puisse être représentée sur le modèle d'un jeu de construction (à deux étages) : les éléments minimaux (phénomènes) sont d'abord *donnés* (un échantillonnage propre à chaque langue), puis ils sont *combinés* selon un premier jeu de contraintes en éléments proprement signifiant (morphèmes), à leur tour combinables selon un nouveau jeu de contraintes (syntaxiques). Je ne dis pas que Althusser se fasse de la langue une représentation aussi mécanique, mais je crains qu'il ne laisse cette porte ouverte, notamment lorsqu'il parle de phonèmes comme de la « matière » des morphèmes ; les « contraintes » apparaissent alors comme des plans d'architecte obligés de tenir compte de la résistance du matériau.

Il faut dire aussi que des linguistes comme Martinet tendent assez facilement à cette représentation, où l'on peut retrouver, modernisée, la vieille et prégnante représentation de la *langue comme combinatoire de signes*. Ici encore je ne puis que faire des allusions, j'appuie mes réserves sur les faits suivants :

- en fait, dans l'analyse, il n'y a pas *deux* niveaux, il y en a nécessairement davantage. Le phonème n'est pas le plus élémentaire : c'est le « trait distinctif », point absolument fondamental à distinguer la phonologie de la phonétique, et qui suffit à montrer que le phonème n'est pas une « matière ». D'autre part, le niveau « morphologique » n'est pas unique, mais je vais y revenir. Sur tout ceci, voir Benveniste.
- deuxièmement, l'analyse phonologique ne possède par rapport à l'étude des niveaux supérieurs qu'une autonomie très relative. Cela tient à ce que

la procédure de commutation n'est pas applicable indépendamment des catégories morphologiques et de la grammaire. Le type de dépendance est d'ailleurs variable suivant les langues. On peut avancer que la véritable région autonome est la *morpho (pho)nologie* (voir Jakobson, chap. VIII, et une note à la fin de Troubetzkoï). Ce qui signifie, d'une façon particulièrement intéressante, qu'il n'y a pas recouvrement du découpage dans l'objet et dans la procédure de connaissance.

- troisièmement le « *second niveau* », celui du morphème n'est pas bien défini. C'est ici semble-t-il le point le plus important en même temps que le lieu d'un certain nombre de difficultés proprement linguistiques. Ce second niveau est un futoir, dans lequel il faut ranger d'abord tous les problèmes relatifs à la nature du morphème et à ce qui le rapproche - éloigne de la notion traditionnelle du « mot ». Le mot, c'est le *signe* de la combinatoire classique, doué d'une fonction simultanément psychologique-logique-linguistique, ou mieux, de la fonction d'identifier des régions. Or il semble à la fois qu'on veuille s'en débarrasser et qu'on ne puisse pas s'en passer. Il faut ensuite ranger ici un certain nombre de problèmes relatifs à la grammaire, et en particulier un problème qui me semble tout à fait intéressant, né de la linguistique comparative : il y a des significations identiques (i.e. *traduisibles* cf. Jakobson (Peirce) : « le sens d'un terme (énoncé) c'est un autre terme (énoncé) qui peut le traduire ») qui, soit au sein d'une même langue, soit entre plusieurs langues, peuvent « s'exprimer » ou bien *morphologiquement* (au sens traditionnel), ou bien *syntactiquement* (au sens traditionnel) (par ex. par flexion ou par l'ordre des mots) et même *lexicalement* (par flexion ou par l'usage de prépositions, conjonctions, etc.). C'est cette équivalence qui fonde la nécessité d'une « grammaire » ou d'une « syntaxe » généralisée, où ces différents aspects, traditionnellement différents, de la langue, sont considérés comme effets d'un même type de structure.

Conclusion très importante : « un » signifiant n'est pas nécessairement *une unité de segmentation* (finalement plus au moins proche du « mot », de la « partie de mot » ou du « groupe-de-mots mots ») ce peut être par exemple un *ordre*, défini sur des catégories déterminées de « mots » et les définissant. *Et par conséquent il n'y a aucune* différence entre la délimitation des « unités » signifiantes et la définition des « contraintes » linguistiques.

Enfin je me demande s'il ne faut pas intégrer également à la question du deuxième niveau un certain nombre de problèmes dits « sémantiques ». A mon avis *très provisoire et insuffisamment* informé, nous pouvons soutenir que la « Sémantique » (ou théorie du signifié) en général *n'existe pas*. Une fois éliminé le sens néo-positiviste du terme (rapport du langage et des choses), il ne reste que (1) un certain nombre de questions ayant trait à la littérature, au discours scientifique, à l'idéologie et aux points de rencontre de ces différents discours, donc du ressort de la *théorie du discours*, et (2) un certain nombre de questions héritées de l'étude des significations *lexicales* (et de leurs variations historiques). C'est précisément une conception idéologique classique de réserver la « signification » au lexique. Tout prouve au contraire que la « syntaxe » étudie également des significations. Il n'y a donc pas lieu de les disjoindre, c'est même une condition indispensable à ne pas concevoir d'une façon idéaliste le rapport signifiant-signifié, c'est -à-dire, à refuser absolument l'idée qu'ils constituent, du point de vue linguistique, *deux régions d'analyse*. Il n'y a pas d'autre analyse du signifié que celle du signifiant.

- dernière remarque : la distinction des deux « niveaux d'articulation » de la langue renvoie généralement à celle des unités significatives et des unités simplement distinctives (même quand on n'admet pas, selon Jakobson et Troubetzkoï, la réduction de toutes les distinctions à des oppositions binaires). Je pose la question : est-ce que cette distinction, entendue comme une coupure, une vraie différence de nature, tient bien ? Est-ce qu'on ne peut pas dire que, dans *le champ linguistique*, tout effet de signification est distinctif ?

Tout ceci tend à montrer dans la question de la double articulation, non pas une pierre d'angle sur laquelle on pourrait bâtir le schéma de tout discours, mais au contraire le lieu de problèmes au sein de la linguistique elle-même ; la nature des « unités » linguistiques n'est pas une question close, c'est une question ouverte en rapport direct avec la nature des problèmes qui sont du ressort de la linguistique proprement dite. Il me semble que Milner avait susurré une fois, au séminaire sur Lacan d'il y a trois ans que « la linguistique est à la recherche de ses unités ».

D'autre part, point qui me semble également important, les procédures d'analyse linguistiques (dont il ne faudrait pas prétendre pour autant qu'elles sont floues et seulement programmatiques) semblent strictement *relatives* à l'objet (de connaissance) qu'elles constituent. Je renvoie ici une fois de plus à l'article de Benveniste sur les *niveaux de l'analyse...*, où il démontre que le découpage des unités par commutation segmentation s'exerce uniquement entre deux *bornes*, qui, comme telles, marquent le lieu d'un *passage* problématique à un autre type d'analyse ; une borne supérieure qui est la phrase. De même que le trait distinctif est une unité qui n'est pas elle-même un énoncé (pas linéaire !), de la phrase est un énoncé qui n'est pas une unité. etc. Benveniste en tire une conséquence qui me semble, pour nous, d'importance capitale : c'est qu'il n'y a *pas de « phrasèmes »* opposables entre eux. Cela veut dire qu'on ne peut pas envisager de poursuivre le type d'analyse et de découpage que pratique la linguistique sur des « unités » qui seraient *formellement analogues tout en étant « plus complexes »* c'est-à-dire, en ayant pour éléments constituants de niveau inférieur *des unités linguistiques*. Cela veut dire que la linguistique épuise dans son propre champ, ou mieux, dans une partie de son champ, (qui, pour n'être pas définitivement connue cf. ci-dessus), n'en est pas moins bien délimitée comme lieu des procédures de commutation-segmentation (distribution-intégration, dit aussi Benveniste) entre le trait distinctif et la phrase, épuise dans ce champ toutes les possibilités d'appliquer rigoureusement cette procédure d'analyse. Or nous connaissons des exemples de « phrasèmes », ou plutôt des tentatives d'en découvrir : ce sont les « mythèmes » de Lévi-Strauss, les « vestèmes » de Barthes, etc. Je crois que Benveniste nous donne ici le moyen de barrer d'entrée de jeu toutes ces tentatives. Il faut en tirer toutes les conséquences.

Pour en rester à Benveniste, c'est ici le lieu de poser un autre problème à la linguistique. Puisqu'il y a *limite*, il y a passage à une autre méthode et en même temps à un autre objet: cet objet Benveniste propose de l'appeler non plus la *langue* mais le *discours*. Est-ce la même chose que ce que nous essayons de penser sous ce terme ? *non* je crois, bien que vraisemblablement Benveniste pose ici des problèmes qui sont pertinents dans le champ de la théorie du discours ou de tel discours particulier (par exemple le pb de la « subjectivité dans le langage » : série d'analyses extrêmement intéressantes à confronter (1) avec tout ce que Jakobson a tiré de l'analyse formelle du *procès de communication* selon ses différentes fonctions (émetteur, récepteur, code, message, contexte ; double

procès du discours : procès de l'énoncé et procès de l'énonciation) (2) avec Lacan (qui use des concepts de Jakobson). Mais d'autre part, est-ce qu'il y a ici un objet *proprement linguistique* qui n'est cependant pas identique à la langue au sens *restreint* de « code » dont on vient de parler ? *oui* je crois ; quelle est alors son articulation exacte avec la simple analyse du code ? question qu'il me semble autant plus urgent de débrouiller qui la figurent sans doute quelques unes des principales *catégories empiétant* et sur la linguistique et sur la théorie des différents discours (je reprends les termes d'Althusser).

II *Le discours scientifique*

Je voudrais maintenant revenir à un discours particulier, celui de la science, dont Althusser nous dit que les éléments sont des *concepts*, formés à partir de la matière des mots, et agencés selon des contraintes « syntaxiques » propres. Ici encore, qu'on ne croie pas que je fais un procès d'intentions, d'autant que ce n'était pas l'objet principal d'Althusser. Mais l'exemple me paraît bon à essayer d'énoncer quelques traits de démarcation entre *langue* et *discours*. Parce que cette opposition est effectivement pertinente (d'accord avec les dernières remarques d'Althusser : « il n'y a de parole que dans un discours »¹¹ -- mais pas du tout avec le retour du *langage*)¹² il faut je crois la penser clairement et dresser un certain nombre de poteaux frontières.

Dire que la science est un agencement de concepts constitués par des mots (selon quel type de combinaison ?), cela suggère en propres termes que la structure du discours scientifique est un agencement ou un mode d'agencement des mots. On l'appellera une logique ou une syntaxe. De toute façon cela définit la science comme une « langue bien faite ». Et cela tente de faire de la science un « étage » supplémentaire d'une construction dont les étages inférieurs seraient linguistiques. Les étages inférieurs seraient des mots ou des modes d'agencement de mots. Le discours scientifique impose (-rait) aux agencements de mots des contraintes supplémentaires, et constituerait ainsi des unités plus complexes. Ou, comme le suggèrent les linguistes eux-mêmes, on

¹¹ Althusser, « Trois notes », 169.

¹² Althusser, « Trois notes », 158.

pourrait dire ceci : la construction des énoncés est définie, linguistiquement parlant, par un certain nombre de contraintes qui s'inscrivent dans le code : portant successivement sur la nature des éléments (phonèmes), sur la composition des syllabes, des mots, la syntaxe de la phrase. Au-delà, dans la combinaison et la variation des phrases (qui est le plus petit énoncé linguistique « complet »), s'ouvre la *liberté* du locuteur. Mais il s'agit d'un locuteur abstrait, et non pas d'un locuteur qui prend la parole dans les structures d'un discours déterminé, comme il est en fait toujours *contraint* de le faire. C'est pourquoi il faudrait étudier maintenant de nouvelles contraintes, qui viennent s'ajouter aux contraintes linguistiques, et par conséquent *réduire* le nombre et la forme des énoncés possibles, de même que tout à l'heure les contraintes linguistiques successives ont pu apparaître comme de successives réductions parmi les combinaisons initialement et abstraitement possibles. La « liberté » linguistique serait ainsi en fait la contrainte même du discours.

Je crois que dans cette voie on fait fausse route. On y rencontre premièrement tous les inconvénients attachés à la conception empiriste et néo-positiviste de la « langue bien faite » et de la « syntaxe (logique) de la langue scientifique ». Et deuxièmement en fait l'impossibilité de donner une *définition unique* du discours scientifique, à cause de la variété qu'introduit d'une part la spécialisation du discours scientifique, d'autre part la spécialisation du discours scientifique. Il faut que la définition puisse convenir aussi bien à la mathématique grecque qu'à celle d'aujourd'hui, et aussi bien la mathématique que le matérialisme historique. Cela ne veut pas dire qu'elle doit les *comprendre* comme des cas particuliers, mais qu'à partir d'elle on doit pouvoir penser leurs différences et leur histoire.

Ceci revient à dire que par « discours scientifique » ce qu'il s'agit de définir est quelque chose qui ne ressemble ni de près ni de loin à une langue de la science, mais bien *le mode de production du discours scientifique* dans la structure la plus abstraite qui commande ses variations. D'où deux questions :
 (1) y-a-t-il une différence entre ce mode de production du discours et ce qu'on a appelé la *pratique* scientifique ? Althusser y fait allusion dans l'avant dernière page de sa note. Je réponds à mes risques et périls : *non* il ne peut pas y en avoir. En effet, s'il y en a une, c'est que le discours scientifique est le *produit* de cette pratique, son produit varié. Et c'est qu'on peut analyser de façon autonome le

mode de production (le processus de production) et la structure du produit. Cela me paraît inacceptable.

(2) mais, inversement, est-ce que la structure du mode de production doit être cherchée ailleurs que dans le *discours* scientifique lui-même (une psychologie, une sociologie, ou même une psychanalyse entendue comme recherche de la « position subjective » du « sujet de la science »-- excellentes critiques d'Althusser -- ? *Non plus*, et ce qu'il faut chercher à formuler est donc le type de questions à poser au discours scientifique lui-même. Je dirais, par analogie avec les mots de Marx sur la structure de son mode de production, que le discours scientifique comme *texte* est « l'exposant » (*Anzeiger*) de la structure de son mode de production (ce qui change d'un mode de production à l'autre, dit Marx, ce n'est pas ce qu'on fabrique, c'est la manière de le fabriquer : à mettre en rapport avec le rôle dominant des instruments de production et du discours comme texte).

Si cette déclaration a un sens, elle oblige à prendre strictement et à utiliser la distinction de langue et de discours. Et du même coup nous pouvons sans aucun risque de retrouver la tradition empiriste-logiciste, définir l'effet de connaissance scientifique comme le produit d'un type déterminé de discours.

Peut-on dire alors que les « éléments » du discours scientifique soient des concepts ? A mon avis non, ou en tout cas cette formulation est ambiguë. Parce que les *concepts*, une fois récusée la problématique logico-psychologique d'Aristote (?) - Descartes-Locke-Husserl, apparaissent non pas comme des éléments, mais comme des modes d'organisation du discours, des unités complexes de discours, articulées notamment sur des *mises en œuvre techniques* et sur une *critique idéologique*.

Ici un parallèle peut être fait avec la langue, par ce qu'il est constitutif de la notion d'effet de signification (de relation signifiant-signifié) : du point de vue linguistique, s'il faut tirer toutes les conséquences des problèmes rencontrés dans l'analyse des morphèmes, il faut dire qu'il n'est jamais possible *d'épingler* dans l'énoncé un signifié par *son* signifiant. Il n'est pas possible de trouver une correspondance bi-univoque entre les unités du signifiant, même et surtout quand elles sont des unités du signifié. Il faut donc dire que la « correspondance » entre les deux plans n'est jamais individuelle, terme à terme, elle est toujours *globale* (voir si on ne pourrait pas interpréter en ce sens ce que Jakobson et Hjelmslev appellent *l'asymétrie* du signifiant et du signifié ? c'est une question que je pose). Bref l'énoncé n'est pas une enfilade de signifiés par l'intermédiaire

de leurs signifiants, et c'est cela que l'on veut dire quand on dit que le signifié en fait n'existe pas, qu'il n'y a que des effets de signification.

De même, dans le discours scientifique on ne peut pas à proprement parler *épingler les concepts*. On ne peut pas se présenter le discours scientifique comme une succession, même réglée, même différenciée par la diversité des rapports qu'on pense entre eux, de concepts. On ne peut pas *s'arrêter* à une phrase ou à un mot ou à une formule, et dire : *Ici* (je) (nous) (*ça*) pense *tel concept*, ou la combinaison de tels concepts.

Je reviens en effet à la suggestion de plus haut. Je veux dire qu'il faut se donner, sous le nom de « concept » (scientifique), les moyens de penser :

A. la variation de ces modes d'organisation.

Par là même l'histoire de la science, donc du théorique. On pourrait peut-être avancer que, pour les sciences « expérimentales-théoriques » principales (physique, chimie, biologie) cette variation prend la forme d'un passage de la critique idéologique dominante à la mise en œuvre technique dominante. Or ce sont là deux types concurrents de « prise » sur l'objet. Alors que, dans l'idéologie, la « vérification » du discours est automatique, multiforme, et pratiquement sans contrainte, parce que l'idéologie, comme l'explique Althusser, *identifie et réalise les « situations »*, dans la mise en œuvre technique (la « phénoménotechnique » de Bachelard) au contraire elle est soumise à des contraintes de plus en plus complexes et restrictives, qui ne laissent place à aucune « liberté » d'interprétation. Alors que l'idéologie se vérifie toujours parce qu'elle trouve partout ses situations, la science expérimentale développée se vérifie chaque fois qu'il le faut parce qu'elle sélectionne impitoyablement ses situations.

Il y aurait donc, dans le discours de ces sciences, une hiérarchie à dominante de la critique (ou rectification) qui réduit-détruit-transforme les situations et les vérifications de l'idéologie, et de la mise en œuvre technique qui produit les vérifications scientifiques expérimentales. Et dans leur histoire une tendance à déplacer la dominante dans le sens que je disais.

Je laisse ici de côté provisoirement le problème des *mathématiques* comme discours autonome¹³.

¹³ non pas représentation par des éléments = des objets (mathématiques) ou des symboles *sur lesquels* on calcule, mais par des formes du calcul (en fait il faudrait, pour en rendre compte, expliquer ce qu'est une *équation*). D'où

B. les concepts scientifiques, bien que n'étant pas des « éléments », au sens combinatoire du terme, sont néanmoins susceptibles (et doivent) *être représentés* par des éléments du discours au sens *linguistique*, c'est -à-dire, des unités découpées dans l'énoncé. Nous connaissons au moins deux types de « représentation », dont la dominance respective correspond d'ailleurs de nouveau à des *modes* différents du discours scientifique (historiquement et structurellement) :

- la représentation *par des éléments du calcul*. Je ne veux pas développer ici ce point ; simplement dire que je crois possible de poursuivre les recherches de Bachelard dans le *Rationalisme appliqué* et d'en tirer énormément. La forme mathématique du calcul est seule à représenter *exactement* les liaisons entre concepts qui les interdéfinissent. (Physique)
- La représentation par des *mots* ou des *unités sémantiques* (= groupes de mots substituables entre eux, formant une classe d'équivalence de sens par l'effet et pour les besoins du discours scientifique), isolés, mis en valeur et en exergue au sein du discours.

Ces unités reçoivent ainsi la fonction de *supports* (Träger) des concepts. On ne devra pas prendre comme un jeu de mots le fait que, mettant en évidence cet effet propre au discours scientifique dans notre lecture du *Capital*, sur plusieurs exemples, nous ayons identifié notamment, à côté des concepts qui se proposent d'eux-mêmes dans les titres de chapitres et de paragraphes, *le concept même de « Träger »*, c'est -à-dire, la fonction du mot « Träger » et de ses équivalents. Il va de soi que ce n'est pas l'identification de supports de concepts dans le texte du *Capital* qui nous a prouvé sa scientificité, mais plutôt la reconnaissance de sa scientificité (notamment dans la critique de l'idée logique et les transformations de texte qu'elle produit -- cf. Althusser début du tome I, etc.) qui a permis d'identifier les supports de concepts.

(Un mot de plus à propos de la représentation des concepts par des éléments du calcul. Dans mon intention cette formule provisoire s'oppose terme à terme à celle du néo-positivisme, pour qui la théorie scientifique est aussi une représentation, à deux étages d'ailleurs formellement semblables :

une différence complète avec la D. de Duheim (Comte ?) : phys. mathématique = *représentation des idées par des nombres* (mesure, d'où lois). cf. théorie physique, p. 172.

représentation des faits par des lois (mathématiques), représentations des lois par des théories. Cette représentation est « symbolique », et par conséquent *arbitraire*, très précisément au sens de l'arbitraire du signe : le lien du signifiant au signifié est conventionnel. Tel est bien entendu aussi le cas pour toutes les variantes de l'idée de « modèle ».

Or ces vues positivistes doivent être critiquées, et elles peuvent l'être complètement par la combinaison de trois sources théoriques :

- Lénine, montrant que le positivisme refoule le rapport nécessaire de la science à l'idéologie, et corrélativement montrant que ce refoulement définit un type déterminé de présence de l'idéologie dans le discours scientifique ;
- les linguistes qui ont critiqué la notion de l'arbitraire du signe et ainsi achevé, contre Saussure lui-même, de constituer le concept linguistique de signe en rupture avec tout l'empirisme : Benveniste, Jakobson, idem.). Ils montrent que le rapport signifiant-signifié n'est pas conventionnel, mais nécessaire, ce qui veut dire que les catégories du signifié sont produites par les combinaisons du signifiant. Or, des groupes de combinaisons du signifiant aux catégories du signifié il y a généralement « asymétrie » (par exemple : du paradigme de flexion des substantifs et adjectifs à l'ensemble des « cas » qu'ils représentent ; c'est pourquoi ces cas ne peuvent être complètement identifiés par la présence d'une désinence déterminée, il faut recourir à un « contexte », c'est -à-dire, à d'autres combinaisons simultanément présentes. On peut par là comprendre, de proche en proche, que l'adéquation du signifiant au signifié n'existe qu'au niveau du système entier de la langue ; mais, au sein de cette asymétrie générale, il peut aussi y avoir des cas de *symétrie* partielle. Jakobson consacre l'article cité à montrer l'importance de ces cas dans la syntaxe, qu'il appelle d'après Peirce des « diagrammes ». Les signes qui sont des diagrammes (par exemple le mode de formation des degrés de comparaison des adjectifs : *altus-altior-altissimus*, accroissement graduel du nombre des phonèmes reflétant la graduation du signifié) contredisent de façon *patente* la théorie de l'arbitraire du signe. On pourrait je crois montrer, après avoir étendu au discours scientifique le bénéfice de la critique de l'arbitraire du signe (car au fond la théorie néo-positiviste signifie que le discours scientifique est « arbitraire » en

tant qu'il est obligé de représenter des signifiés qui sont des *faits* et des *expériences* par des *énoncés*, et la conventionalité des lois ne fait que refléter la conventionalité du langage), que le discours scientifique fait un usage considérable de la correspondance « diagrammatique », et d'autant plus qu'il se rapproche davantage de la forme « expérimentale-théorique » qui est celle de la physique mathématique par exemple.

- Bachelard, prouvant que la mathématique n'est pas un « langage » de la connaissance scientifique, mais la réalité de cette connaissance. Or comme la réalisation technique des phénomènes est elle aussi la réalité de la connaissance, cela veut dire qu'il existe dans le « discours » scientifique (et on peut en trouver la figure au niveau de son texte) un système d'échange entre supports mathématiques de concepts et réalisations techniques de concepts qui produit leur équivalence (d'où des formules comme : « Ainsi une bilague doit être apprise si l'on veut comprendre le fonctionnement des 'filtres' en radiophonie. On peut vraiment que ces filtres éliminent aussi bien des vibrations dans les appareils que des solutions dans les équations. Ils sont des organisations abstraites-concrètes »).

Suggérons alors que, du rapprochement de ces différentes sources, pourraient venir des lumières concernant la nature du discours scientifique. Par exemple, à l'aide des deux dernières, on montrerait pourquoi la formule que je propose ci-dessus est ce qui permet de penser l'*immanence* de la structure tout en préservant la distinction de l'objet réel et de l'objet de connaissance :

- si le système des concepts qui constituent la connaissance régionale d'un objet est représenté mathématiquement, l'expression mathématique (qui est un système d'équations ou, considéré abstraitement, un symbole qui y figure) est le signifiant et le concept est le signifié. Cette relation doit être « symétrique » ou « diagrammatique ».
- or qu'est-ce qu'un signifié ? un signifié est un autre signifiant par lequel le signifiant peut être traduit (Jakobson). Dire que le concept est représenté par une expression du calcul, c'est donc dire qu'une expression du calcul traduit (et peut être traduite univoquement : symétrie) un autre signifiant. Cet autre signifiant est généralement un type de « montage » expérimental. C'est un processus technique. C'est donc un *système naturel*,

ou plutôt c'est un procès qui réalise des systèmes naturels combinant le « réel » et « l'artificiel » dans une absolue équivalence : l'un n'est pas moins naturel que l'autre, n'est pas moins soumis que l'autre aux « lois de la nature » (physique), et ils ne se font pas mutuellement « violence », de même que le plan incliné de Galilée ne produisait pas un mouvement violent. Toute technique est un processus dans lequel « l'homme joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle » (Marx). Remarquons que dans cette combinaison le réel est toujours déjà *donné*, sa présence ne peut pas être réduite au souvenir d'une origine naturelle (biologique) des instruments techniques (dont la généalogie remonte effectivement aux origines de l'humanité), ce qui illustre une thèse du matérialisme dialectique.

- c'est entre ce système (ou cette combinaison) et une expression mathématique que le discours scientifique établit un rapport d'échange ; ils deviennent ainsi deux formes d'existence du concept.

Le processus technique constitue le passage de l'objet réel à l'objet de connaissance, passage qui a toujours déjà eu lieu (en sorte que l'objet de connaissance est le seul auquel le discours de la science a affaire) : il n'y a pas d'accès « immédiat » à l'objet réel, « avant toute expérience » (ce qui est un fantasme). D'autre part, de cet objet de connaissance, la mathématique n'est pas un « modèle » extérieur : montage expérimental et expression mathématique échangent réciproquement leurs rôles de signifiant et de signifié. La structure mathématique est donc dans l'expérience (le montage) comme l'expérience est *dans* la structure).

III Le discours scientifique et le discours idéologique

Il me semble donc (bien que ce qui précède soit plus de l'ordre des questions que des réponses) que la théorie du discours scientifique est une théorie du mode de production des concepts plutôt qu'une théorie de leur agencement. C'est pourquoi elle inclut nécessairement la théorie du rapport de la science à l'idéologie non pas marginalement, à côté de l'analyse d'une « logique » interne, mais principalement et en son centre. Le rapport à l'idéologie est en effet ce

que la pratique théorique de la science ne pose jamais comme thème explicite, c'est au contraire ce que la théorie du discours scientifique doit toujours retrouver, non tellement à titre de *relais* entre l'impersonnalité, ou mieux la non-personnalité du discours scientifique et l'inconscient du savant (Marx, Cauchy, etc.) mais sur ce point j'adhère pleinement aux remarques d'Althusser) mais surtout à titre de problème constitutif. Connaître le mode de production des concepts scientifiques *en général*: c'est constituer un corps de concepts abstraits concernant la combinaison de la science et de l'idéologie: et corrélativement c'est pouvoir connaître une pluralité de discours scientifiques, appartenant à des sciences particulières et à des moments particuliers de leur histoire, comme autant de formations différentes où se produisent les effets de cette combinaison (voir Canguilhem, Koyré, Foucault).

Parenthèse : quand je dis que la pratique scientifique n'explicite jamais son rapport à l'idéologie, on pourra m'objecter deux types de contre-exemples :

- que, dans les régions ou les périodes qui ne sont pas données par le positivisme des savants, on établit des liens variés entre la pratique scientifique et les problèmes « philosophiques », par exemple pendant toute la période classique de l'histoire de la physique : mais je dis que le rapport à l'idéologie comme telle se trouve par là *méconnu* bien plutôt que connu ;
- que, particulièrement au cours du processus de « coupure épistémologique », l'idéologie antérieure se trouve explicitement exhibée, sommée de fournir ses preuves, confrontée à des expériences ou à des démonstrations scientifiques, et finalement réfutée (comme Aristote par Galilée) : mais je dis, d'abord, que ce processus où prend son origine la façon dont le positivisme reconnaît-travestit la coupure épistémologique, implique en même temps l'ignorance de la nouvelle idéologie, du nouveau rapport à l'idéologie qui appartient à la science nouvelle (elle se croit unie et transparente) ; et surtout que l'idéologie est ici explicitée selon une modalité tout à fait particulière et très intéressante : celle de la *réfutation*, c'est -à-dire, qu'elle n'est pas pensée comme question (comme problématique ou comme structure), mais, retournée, comme réponse, et comme réponse fautive dans le champ délimité rétrospectivement par la question de la science et par sa logique.

Pour reprendre la terminologie d'Althusser j'en conclus que le discours idéologique est aussi le « voisin immédiat » du discours scientifique : il le dit d'ailleurs, puisque l'idéologie apparaît comme le moyen terme indispensable

entre l'idée d'un côté, le discours de la science ou celui de l'autre, (ceci constituant comme une bifurcation dont il faudra bien aussi interroger la nature). Mais je suggère de dire que nous rencontrons ici, à propos du discours scientifique, comme un axe de *déplacement* des « contraintes », dont les deux pôles seraient la science et l'idéologie. Les termes mêmes dans lesquels nous rassemblons les effets de chacun de ces deux discours montrent qu'ils ne peuvent pas être définis *séparément* : « connaissance » d'un côté, « reconnaissance-méconnaissance » de l'autre. D'une part il n'y a d'idéologie en tant que méconnaissance que sous la rétrospection d'une connaissance : c'est la présence effective de la science qui permet d'assigner théoriquement la méconnaissance (Macherey l'a rappelé en se servant de Spinoza dans son article de la *Nouvelle Critique* sur la rupture) ; d'autre part il n'y a de science que par le processus qui transforme la reconnaissance (des situations) en la plaçant sous la dominance d'un corps de concepts scientifiques.

La théorie du discours scientifique ne découvre pas, côté à côté et simplement comme deux structures antithétiques, le mode de production scientifique et le mode de production idéologique du discours : elle découvre toutes les formes de combinaison et de transition qui s'inscrivent sur l'axe de déplacements dont j'ai parlé. C'est la seule façon de penser en même temps les *histoires* respectives du théorique et de l'idéologique (et par conséquent de pouvoir rendre compte de quelque chose comme le « théorique idéologique », c'est -à-dire, la *philosophie*).

Quand à l'idéologie qui se trouve ainsi combinée à la science, il est clair que ses « éléments », ou plutôt son *origine* peut être différente (et cette différence pose le problème des formes *variées* que revêt la combinaison) : puisqu'il s'agit d'abord de l'idéologie constitutive des « situations » que le discours scientifique transforme en champ d'expériences (ce qui constitue par conséquent l'expérience commune, vécue, et son « évidence ») mais aussi des idéologies « préscientifiques » surmontées au cours de successives coupures épistémologiques ; mais aussi d'éléments d'un *autre* discours *scientifique* (et qui, par conséquent, *fonctionnent comme* des éléments idéologiques) importés de façon non critique dans le champ d'une science en voie de constitution : par exemple l'attraction newtonienne au XVIII^e s. dans les domaines les plus divers, la psychologie, mais aussi la chimie et l'électricité, par exemple des éléments de linguistique et de mathématique un peu partout aujourd'hui dans les « sciences

humaines » (idéologiques) mais aussi chez Lacan dont la « topologie », comme l'a fait remarquer Badiou, a un statut extrêmement équivoque; ou enfin d'éléments idéologiques « autochtones », produits par la pratique scientifique elle-même.

En d'autres termes encore, empruntés à des textes précédents d'Althusser, je dirai que la théorie d'une forme de discours nous met en présence d'une structure à dominante, et par conséquent elle doit envelopper la possibilité de sa *variation* interne, elle doit permettre de penser le passage d'une formation à une autre comme passage de l'idéologie dominante à la science dominante.

C'est seulement de cette façon qu'on pourra clairement situer deux problèmes importants : celui de l'*importation* des concepts, celui du « *sujet* » de la science.

1) L'*importation des concepts* : Canguilhem, Foucault ou Bachelard en ont étudié plusieurs exemples, et Canguilhem a même forgé lui-même plusieurs concepts théoriques pour en rendre compte (comme Macherey l'avait exposé dans son article de *La Pensée*). Or s'il est vrai que le processus de connaissance scientifique est, en fait, le processus de passage de l'idéologie à la science, cela signifie que *tous les concepts scientifiques sont « importés »* : ce n'est pas un cas particulier, c'est la règle, ils viennent toujours d'ailleurs, c'est -à-dire de l'idéologie. Il faut donc faire une théorie de l'importation des concepts et de leur domestication, à un double usage : connaître l'histoire des sciences existantes et constituer une partie de la théorie générale du mode de production des concepts scientifiques (du discours scientifique), constituer un « guide pour l'action » dans le domaine des sciences en voie de formation, ou dans le champ des problèmes historiques), ou dans le matérialisme dialectique. Savoir si l'origine des concepts importés peut être quelconque, s'il n'y a pas des *règles* qui rendent la domestication possible, qui renvoient par exemple à une théorie de la « proximité » relative des domaines scientifiques et des régions de l'idéologie, donc à la question d'une « classification » des domaines (qui risque de n'être ni linéaire ni immuable); savoir par exemple pourquoi les tentatives récentes de Bourdieu (cf. livres et articles des *Temps Modernes*) pour résoudre le problème *réel* qu'il s'est posé à l'aide de concepts importés de la physique : information, champ, etc., sont vouées à l'échec, c'est -à-dire, ne conduiront à aucune domestication, etc.

Or, si les remarques précédentes sont correctes, un concept n'est pas un « élément » du discours scientifique, ce n'est pas un mot ou une unité linguistique constituée à partir de mots, et par conséquent importer un concept n'est pas importer un mot. Macherey disait dans l'article de *La Pensée* : « un mot plus sa définition », ce qui signifie que le travail de définition est le travail proprement scientifique. Mais la définition n'est pas tant une opération logique qu'un processus de transformation ou de mutation intérieur au discours qui modifie la façon dont est fixé le sens des mots, ou d'autres unités linguistiques, c'est -à-dire, qui modifie le mode de détermination du signifié. Et cette transformation a très généralement la forme d'un passage de la « surdétermination » à l'univocité. Dire que les concepts sont toujours importés, c'est dire qu'ils sont toujours d'abord surdéterminés, que la surdétermination est le mode de fixation du « sens des mots » propre au discours « d'avant » la science (par rapport à ces deux moments, une forme transitoire mais très intéressante est représentée par la fixation univoque, mais *implicite*, celle qui ne s'accompagne pas d'une traduction-standard -- précisément ce qu'on appelle une définition aussi bien dans les dictionnaires que dans les traités scientifiques -- mais provient seulement d'un usage réglé, avec, souvent, des classes de « concepts » : en fait, ces mots équivalents dans l'usage comme dans l'exemple que je connais plus haut à partir du *Capital* ; c'est le mode de définition le plus fréquent dans le discours philosophique). Or nous savons que la « surdétermination » ne signifie pas qu'un élément linguistique soit ouvert à tous les sens, à toutes les interprétations, que son interprétation soit interminable, mais au contraire elle signifie que nous sommes en présence d'une chaîne se recoupant elle-même : un mot « surdéterminé » est un point de recoupement de plusieurs formations du discours. Il me semble que toute une partie des recherches linguistiques (que je connais mal) qui tournent autour de la « sémantique », de l'étude (théorique ou empirique, sur des exemples particuliers) du « signifié » cherche précisément à rendre compte de cette surdétermination non arbitraire à l'aide de concepts comme ceux de *distribution* d'un lexique ou de formes, de « champ sémantique » etc., elle cherche à fonder l'étude des propriétés de la chaîne. Ces tentatives (ce que j'en connais) donnent une impression d'errement théorique parce qu'elles suggèrent la possibilité d'une science « du signifié » à côté de la science linguistique du « signifiant », alors que la seule science possible est celle des divers types de contraintes régissant le

signifiant et que le signifié n'existe qu'en tant qu'effet de signification produit par ces contraintes. Mais ceci veut dire tout simplement que le problème de la surdétermination ne concerne pas la langue, mais le *discours*, ou plutôt *un* mode de production de discours déterminé; et le seul discours possible est l'*idéologie*, depuis le discours de la « vie quotidienne » jusqu'à ses formes plus abstraites. La surdétermination est donc le mode de fixation du sens propre à l'idéologie, c'est-à-dire le mode « originel » de fixation du sens puisque rien ne *précède* l'idéologie (contrairement à l'art et à la science, qui ne sont pas des effets engendrés par l'idéologie, mais qui la trouvent toujours déjà donnée).

On retrouve ici, je crois, un point longuement développé par Althusser à propos du rapport de l'inconscient et de l'idéologie: car c'est dire que ce que Freud et ensuite Lacan ont étudié à propos de la surdétermination des éléments du discours manifeste (idéologique, dit Althusser) à propos de l'existence de la chaîne et du mécanisme de la production des effets de l'inconscient comme le lapsus et le Witz, c'est en réalité *l'articulation* de l'inconscient sur le discours idéologique.

Que le discours idéologique ait bien le caractère de la chaîne étudiée d'abord dans sa forme par Freud et Lacan pourrait se vérifier en cherchant à reconstituer les « points de capiton » qui marquent les recoupements. Par exemple le point de recoupement de toute la philosophie de l'histoire (y compris dans un texte comme l'idéologie allemande) avec la théologie, c'est le terme de *génération* et l'ensemble de son « champ sémantique ».

Sur cette lancée, je crois même qu'on pourrait identifier d'autres traits caractéristiques du discours idéologique, et qui ont d'abord été analysés par Freud à titre de « propriétés » de l'inconscient, pour les mêmes raisons : par exemple *l'absence de contradiction*, que Freud attribue à l'inconscient dans la Métapsychologie en même temps que l'a-temporalité. Ce qui se donne pour contradiction dans l'idéologie n'a que le statut de la dénégation, celle qui est « sans le reconnaître une forme d'acceptation du refoulé ». Rien ne le traduit mieux que les « débats » dont elle est le siège (sur ce point : Foucault dans les M. et les Ch. aurait eu une idée intéressante s'il ne construisait un modèle destiné à *reconnaître* la contradiction tout en la *relativisant*, et même à la reconnaître au seul niveau *réel*, celui des textes - qu'il appelle « doctrines » - tout en la supprimant à un niveau seulement *idéel*: celui de l'intention - qu'il appelle « épistémé ») : ces débats traduisent l'absence de contradiction propre au mode

de production de l'idéologie : elle se révèle partout où l'on peut faire la preuve que c'est la même chose qui se dit « en d'autres termes » : par exemple de l'empirisme à Hegel en ce qui concerne la connaissance. Par contre dans l'idéologie il y a des conflits, *des luttes et des compromis* : leur réalité est propre au statut de l'idéologie dans la complexité d'une formation sociale (étudier le processus de formation d'une situation ou d'une « œuvre » - par exemple l'œuvre théorique de Marx produite dans le champ de l'idéologie, ce n'est donc pas étudier des contradictions internes, c'est étudier des conflits).

2) Le « sujet » de la science. J'ai dit tout au début qu'il me semblait gênant d'en donner une définition seulement *négative*, en définissant sa présence dans le discours scientifique comme une « absence », mais sans spécifier, tout banalement, ce qui est absent. La suite du texte d'Althusser apporte sur ce point deux compléments qui suffisent, je crois, à poser correctement le problème. Il dit d'abord que le concept, ou la catégorie, de « sujet » semble convenir exclusivement au discours idéologique. D'où il ressort évidemment que dans *tous les autres discours* le mode de présence, ou éventuellement, d'absence, du sujet est l'indice de leur rapport au discours idéologique. Il montre ensuite que le « sujet de l'inconscient » n'est en rapport avec le discours scientifique que par l'intermédiaire du discours idéologique (ou est-ce moi qui le lui fais dire en rapprochant plusieurs passages ?). Ceci revient à dire que l'absence du sujet dans le discours scientifique n'est pas une absence en général, et même plus précisément l'absence du sujet dans les formes qui étaient impliquées dans les discours idéologiques avec lesquelles tout discours scientifique est en combinaison (comme je l'ai proposé plus haut).

Il y a bien, d'un côté, dans le discours de l'inconscient, un mode de présence du discours scientifique : mais ce discours scientifique n'y est présent qu'à titre d'« objet » (métonymique), c'est-à-dire, tout à fait indépendamment de son fonctionnement producteur de connaissances : cette présence est exactement semblable à celle de *l'œuvre d'art* dans l'économie de l'inconscient (cf. Tort: « ce n'est pas la valeur culturelle, la qualité littéraire ou musicale qui interviennent *comme telles* dans la résolution du conflit psychique: cette valeur est produite comme un résultat, par surcroît. Il ne faut pas confondre l'efficacité thérapeutique de l'acte créateur avec la réussite artistique, prendre le pouvoir qu'a la création artistique d'équilibrer le discours fantasmatique du sujet pour la

vérité anthropologique que l'œuvre délivre -- ou *non* (cas trop souvent négligé) »¹⁴. Ce que montre Althusser c'est que le rapport s'institue alors entre l'inconscient et le discours *idéologique* qui accompagne le discours scientifique, principalement par l'intermédiaire d'une représentation idéologique de la pratique scientifique elle-même (de même que, dans la phrase de Tort, ce qui joue un rôle dans l'économie de l'inconscient est la *création* artistique, qui n'est pas la réalité de sa production, mais son double idéologique).

Mais surtout il y a, et c'est ce qu'il faut viser au titre de « l'absence du sujet » dans le discours scientifique un rapport nécessaire au sujet du discours idéologique dont la définition appartient nécessairement à la théorie du discours scientifique. Ce qui le suggère tout naturellement est ce que dit Althusser à propos de la structure d'*interpellation - garantie* qui produit l'effet de subjectivité idéologique. On ne peut en effet manquer de reconnaître que cette structure a été *décrite* en termes extraordinairement précis non seulement par l'Écriture, mais par le discours *philosophique* classique (cartésien et post-cartésien) avec la fonction de « fonder » la certitude du discours scientifique de la mathématique et de la physique: c'est là qu'il a fallu constituer le champ des rapports comme auparavant entre la certitude du cogito accessible à un entendement fini et celle de l'existence de Dieu qui garantit le transfert de l'évidence au cours de la déduction. Or je crois que nous voici précisément à la forme que revêt l'effet de subjectivité idéologique dans son rapport au discours scientifique : c'est la production de *l'évidence* (le problème vérité-certitude). L'évidence rationnelle a le double statut d'un élément idéologique spontané qui accompagne la pratique théorique du savant, *et* d'une réponse à une problématique idéologique (philosophique) concernant la science et accompagnant historiquement une certaine période (capitale) de son développement. C'est pourquoi nous pouvons essayer, peut-être, de développer d'une façon critique à partir de ce problème une analyse de la présence-absence du sujet idéologique dans le discours scientifique. Il me semble qu'il y a dans le *Rationalisme appliqué* (ch. II-III-IV) des éléments tout à fait intéressants pour cette analyse. D'un côté évidemment toute une apparente « psychologie » de la surveillance intellectuelle de soi, du dédoublement de conscience requise par la pratique scientifique, à rapprocher de la « psychanalyse » de la connaissance objective, toute une psychologie « intersubjective » du sujet collectif qui serait

¹⁴ Michel Tort, « De l'interprétation, ou la machine herméneutique », *Les Temps Modernes*, 21 (1966) 1482-1483.

celui de la science moderne. Mais je crois que cette psychologie n'en est une que de nom (même si ce nom induit des aberrations) et qu'il s'agit en réalité de tout autre chose. Pour s'en convaincre il suffit de remarquer le rôle prépondérant qui est assigné à *l'enseignement* de la science, qui ne désigne nullement un processus d'ascèse individuelle, mais bien un processus de transition de l'idéologie à la science, dont les formes et la nécessité permanente renvoient à l'existence très objective du discours idéologique et de la pratique scientifique, et à leurs formes historiques déterminées. Par conséquent cette analyse autorise l'étude des variations de forme du processus d'apparition de la « certitude » scientifique dans le passage de l'idéologie à la science (une science à ses débuts et une science développée ; la science classique et l'organisation collective de la science moderne).

Mais surtout cette analyse signifie que Bachelard remet l'effet de subjectivité propre au discours scientifique (la production de l'évidence) au compte de la pédagogie (permanente) de la science; or chez Bachelard, la pédagogie n'est pas un *apprentissage*, c'est une *rectification*. Le thème de la philosophie classique avait été l'élaboration du concept idéologique de subjectivité à partir du problème de la vérité-certitude, de l'évidence apodictique de la connaissance scientifique. Seul sans doute Spinoza modifiait la position de ce problème en envisageant simultanément le *verum index sui* (l'absence de la structure de redoublement produisant la *garantie* du vrai) et la « réforme de l'entendement » c'est-à-dire la connaissance comme un processus pédagogique, avec ses ruptures, de « désobjectivisation ». Le texte de Bachelard peut nous permettre de faire un pas de plus en montrant que cette négation du sujet est plutôt, une fois n'est pas coutume, une *négation-déterminée* : l'évidence est le mode de présentation du sujet propre aux certitudes idéologiques préscientifiques, une modalité particulière, je crois, de « l'effet de reconnaissance » dont parle Althusser; la transposition que fait Benveniste des concepts cartésiens au « nous », sujet collectif de la science moderne, et *instituteur* en même temps que *critique* et *juger*, par conséquent *garant* des connaissances vraies produites par le savant, exprime sous une forme elle aussi particulière la destruction de l'effet de reconnaissance lié à la position subjective dans l'idéologie, et sa transformation en « évidence scientifique », qui est comme l'anticipation de la reconnaissance collective et la rend presque inutile. On voit ainsi que le sujet du discours idéologique est absent du discours

scientifique, mais d'une absence déterminée qui est indispensable en permanence à la production de ce discours. L'évidence, qui porte sur les *énoncés*, n'ajoute rien à leur démonstration, elle est seulement l'indice de la structure complexe du mode de production des concepts, qui enveloppe un rapport nécessaire à l'idéologie. (A ce propos, je suggère la terminologie suivante :

- ne peut être « idéologique » ou « scientifique » qu'un mode de production du discours, mais non pas une théorie a fortiori un énoncé ;
- ne peut être « vrai » ou « faux » qu'une théorie au sein d'un mode de production scientifique, par conséquent pas une « théorie idéologique » ni une « problématique idéologique », etc.
- enfin ne peut être « démontrable » ou « non-démontrable » qu'un énoncé au sein d'une théorie selon les règles de sa logique, donc pas une théorie (qui peut être seulement vrai, notamment parce que vérifié). Ceci suppose que soit théoriquement élaborée la notion de *démonstration expérimentale*. Là encore, Bach. *peut* mettre sur la voie) ;
- comme je l'ai suggéré plus haut (Aristote et Galilée) une « phase de transition » théorique (coupure), c'est un type de discours mixte au sein duquel l'idéologique peut être dans ses *produits* désigné comme « faux » : « il est faux que le soleil tourne autour de la terre », « il est faux que le capital constant produise de la valeur » ; il est clair que ce discours peut exiger une traduction ou une reformulation des énoncés appartenant au discours idéologique, puisqu'ils ont ici le statut d'une *citation*; j'emploierai une métaphore syntaxique en disant que c'est un passage du style « direct » au style « indirect ».

 Pour finir (provisoirement) :

Si l'objet théorique auquel une théorie du discours scientifique a affaire est bien cette *combinaison*, ou cette structure à dominante dans laquelle figure aussi le discours idéologique, on peut peut-être généraliser ces suggestions : dire que le discours idéologique est présent dans la structure à dominante de tous les « discours », c'est-à-dire, de leurs modes de production. Il ressort d'ailleurs assez clairement du texte d'Althusser que le discours idéologique est le « voisin immédiat » de *tous* les autres discours. Ce voisinage n'a jamais le sens d'une frontière commune, mais toujours, suivant ses propres termes, celui d'un «

empiètement». On comprend alors pourquoi les éléments de l'idéologique sont « d'une façon générale tous les éléments des autres discours » (n. I, p. 12). Mais ceci enveloppe en même temps une difficulté particulière: est-ce qu'il est possible de connaître des effets idéologiques « purs », c'est-à-dire, est-ce qu'il est possible d'accéder à l'idéologie autrement que par ses combinaisons avec d'autres discours ? C'est une question que je pose. Est-ce que l'objet-réel n'est pas toujours la combinaison du discours idéologique-scientifique, du discours idéologique-artistique (qui réalise, comme Macherey et Badiou le proposent, un rapport à l'idéologie *comparable* à la science), enfin du discours inconscient-idéologique, ou même de combinaisons plus complexes.

En effet ce qui *existe*, c'est-à-dire, ce qui se réalise dans des formations du discours (par exemple des « œuvres »), ce n'est ni la « parole », c'est-à-dire, la projection mythique de la structure de la langue dans la temporalité de l'énoncé, ni un type unique d'effets de signification, mais toujours à la fois *plusieurs* effets de signification combinés. Le problème « du discours », au singulier, c'est donc le problème de la coexistence et de la compatibilité de plusieurs effets de signification, de plusieurs discours. Il faut étudier les modalités de cette coexistence, par exemple la façon dont le discours de l'inconscient se fait entendre « dans les dessous » du discours idéologique (mais ne pourrait-on pas dire aussi que le discours idéologique se fait entendre dans le discours de l'inconscient ?), ou la façon dont le discours idéologique est « absent » du discours scientifique.

Ne pourrait-on sur ce point utiliser et modifier éventuellement plusieurs des concepts théoriques élaborés par Jakobson par exemple (et du même coup comprendre l'importance qu'il revêt dans une tentative comme celle de Lacan) ? En effet, dans sa critique du fonctionnalisme empiriste (langue = moyen de communication, il traite expressément de la pluralité des effets de signification d'un message et de ses conditions de possibilité (= l'ensemble des concepts définissant le procès de communication, dont énoncé/énonciation, etc.). Simplement il se limite à *deux* effets, dont l'un est spécifique (« poétique »), mais l'autre indéterminé (communication) (en fait, tous les effets de signification sont des effets de communication, à condition de reconnaître que la seule chose qu'un message communique, c'est-à-dire, fait circuler, c'est le message *lui-même*, en tout cas certainement pas des mots, et encore moins des informations, comme à la radio, ou des signifiés). L'objet de ces analyses est

sans doute incomplètement défini par Jakobson lui-même, parce qu'il voit (1) qu'il n'est pas identique à la « langue » au sens saussurien de la structure du *code*, (2) qu'il est linguistique et même formalisable que par conséquent la linguistique ne se réduit pas à une théorie du code, ce qui est fondamental, mais sans faire intervenir le discours au sens où Althusser l'a entendu.

Mais ceci permet de suggérer la façon dont la linguistique intervient, *nécessairement*, dans la théorie du discours. Elle n'intervient pas comme *modèle*, parce que les discours ne sont pas une langue ou un usage particulier de la langue (il n'y a pas de *code* du discours, ni du discours scientifique, ni du discours artistique, ni du discours idéologique, ni du discours de l'inconscient: Lacan l'a parfaitement vu ; il n'y a que le code linguistique). Elle intervient comme *la théorie des conditions formelles qui permettent la compatibilité des effets de signification*.

Ce point, que je me propose de reprendre prochainement, se rattache à ce que je disais plus haut à propos de la *linéarité*, et à propos des discours qui ne sont tels que par leur rapport à une formation déjà linguistique (le discours esthétique) :

Quand Lacan dit que « l'inconscient est structuré comme un langage », cela ne veut pas dire comme une langue, ni comme un énoncé linguistique (= un énoncé envisagé uniquement du point de vue des contraintes linguistiques qui y sont à l'œuvre); cela veut dire que l'inconscient est structuré *par* des structures linguistiques. Et le point essentiel est peut-être ici de remarquer que les concepts de métaphore/métonymie (dont le statut est je crois, analogue chez Jakobson à celui de: énoncé, énonciation, etc. J'y reviendrai) expriment *l'effet de linéarisation* que produit la combinaison (toujours déjà donnée) de la structure linguistique avec l'imaginaire « pur » (cf. cette précision est donnée dans *La Psa*, VI, p. 181: « le langage, s'il ne remplit certes pas tout, structure tout de la relation interhumaine »). Cet effet de linéarisation a déjà été étudié par Tort d'une façon qui me semble exacte dans son article des *Temps modernes*). Ne pourrait-on trouver aussi dans le discours idéologique une linéarisation des « situations », dans le discours scientifique une linéarisation de ce qui, en soi, n'est ni de l'énoncé ni de la logique (« l'expérience ») (ce qui nous ramène au problème que je posais plus haut de la « démonstration expérimentale ») ? Il y a évidemment des difficultés, notamment à propos du discours esthétique où on peut se demander si la linéarisation est « implicite » (comme dit Tort) ou bien si

elle est au contraire extrinsèque, c'est -à-dire, n'appartient qu'au *commentaire* idéologique de l'objet esthétique.

Il faudrait aussi s'intéresser à deux types de discours qui semblent dans une situation d'*exception*, parce qu'il semblent ne pas combiner d'autres éléments que « linguistiques » : celui de la littérature, et celui des mathématiques. (Les mathématiques posent des problèmes, mais inversement permettent de bien poser un problème qui est obscurci dans l'étude des sciences « expérimentales » : celui de la « syntaxe » du discours scientifique, dont le thème suscite l'assimilation de la science à une langue. En effet, la « syntaxe » des maths, c'est la *démonstration logique*. Or au niveau de la démonstration, il n'y a pas de « concepts » : je veux dire que la lecture logique d'un texte mathématique, et en particulier d'un texte qui approche la formalisation complète, « gomme » les concepts ou plutôt leurs représentants, et ne considère que des termes et des relations. De même, bien que je ne sois pas tout à fait satisfait de cette vue exposée par exemple dans Bourbaki, au niveau de la démonstration, il n'y a pas *d'histoire*: les Grecs démontraient déjà, et l'imperfection relative de leurs démonstrations ne fait que mieux mettre en évidence leur connaissance de l'essence de la démonstration: d'Euclide à aujourd'hui, *de ce point de vue*, il n'y a pas d'histoire mais un perfectionnement. C'est pourquoi Cavailles montre que ce n'est pas une *logique* qui permet d'analyser la nature des concepts mathématiques et leur histoire).